

Diva

Avec le petit déjeuner, elle a laissé un mot sur la table.

— « Bonjour John.

Je n'ai pas voulu te réveiller. Tu dormais si bien. Je me dépêche, Sylvie m'attend dans le salon et tel que je le connais, François est déjà au travail. Te dire que je vais penser à toi jusqu'à midi serait mentir. Lorsque je suis plongée dans mes calculs, je ne pense à rien d'autre, mais tu seras en moi et je serai en toi. Rien, ni l'espace, ni le temps ne peuvent nous séparer.

Je t'aime au-delà des mots.

À tout à l'heure.

Nat. »

La matinée se traîne. Je crois... je suis même certain que mon rapport n'a pas beaucoup avancé tant j'ai lu et relu le petit billet un nombre incalculable de fois. J'avais décidé de rester travailler à la Grande Case pour être plus tranquille, mais professionnellement parlant, c'est la plus mauvaise idée que j'ai pu avoir. Bref ! Je n'ai rien fichu. Je n'avais qu'une idée en tête : rejoindre Natalie, me faire tout petit dans un coin de la salle et la regarder travailler. Le comble étant qu'à force de me contraindre à la raison, j'ai laissé passer l'heure d'un bon quart d'heure et que je suis complètement à la bourre.

Bénis soient les scientifiques. Lorsque je débarque un peu essoufflé dans « l'Annexe de la NASA », il me faut faire beaucoup de

bruit et parler très fort pour leur faire lever la tête de leurs feuilles de calcul.

Le pire est la réaction de Natalie. C'est à peine si elle me regarde.

— Ah, c'est vous John !

Puis, se tournant sans transition vers Sylvie :

— Vous pouvez me confirmer la sixième séquence ?

Sylvie ne s'est même pas rendu compte de ma présence et me regarde sans me voir, comme si en franchissant le seuil, j'étais brusquement devenu immatériel.

— Absolument ! Séquence confirmée.

François est le seul à me manifester un quelconque intérêt en m'adressant un petit signe de la main et en commençant à ranger ses affaires.

Le claquement volontairement accentué du couvercle de la boîte de sa calculatrice fait l'effet d'une détonation de calibre douze au milieu d'une compagnie de perdrix.

Ces dames s'ébrouent et sortent de leur transe.

Très sérieusement, comme si je venais d'entrer, Natalie m'interpelle en regardant sa montre.

— Vous êtes en retard, John !

J'aimerais comprendre ce phénomène sans doute lié à la relativité. Il faudra que je lui en parle à l'occasion.

Sourire de François avec une petite moue. L'air de me dire : « Ne vous inquiétez pas, cela se soigne très bien. »

*

Un déjeuner plus tard, Natalie est dans mes bras. Elle dort à poings fermés sur le grand canapé qui abrite chacune de nos siestes. Je crois avoir lu quelque part que le cerveau est l'organe du corps humain qui consomme le plus d'énergie. J'en ai la

confirmation. Ses cellules grises ont tourné à plein régime pendant quatre heures et Natalie est épuisée au point que je m'inquiète pour sa participation au concert de ce soir. Plus tard, lorsque je me réveille, elle dort encore comme une souche.

Avec mille précautions, je parviens à m'extraire du canapé, pars dans la cuisine en quête d'une bouteille d'eau fraîche et reviens m'installer dans un fauteuil pour la regarder dormir.

Le temps a passé comme un songe et lorsqu'elle ouvre les yeux et s'étire avec un discret bâillement, je me lève et vais vers elle.

Le T-shirt, seul vêtement qu'elle porte, est remonté jusqu'à la taille et malgré moi, mon regard pointe sur un endroit précis de son anatomie.

Avec une souplesse incroyable dont je m'étonne toujours, elle bondit sur ses pieds. Les lois de la gravité sont impitoyables. Le T-shirt retombe. Ma déception ne dure qu'une fraction de seconde, le temps qu'elle noue ses bras à mon cou et se plaque contre moi depuis les lèvres jusqu'aux genoux.

Lorsqu'elle se recule, son sourire achève ce que ses lèvres avaient commencé.

Elle me prend par la main, me fait asseoir et toujours sans un mot tend le bras et s'empare de la bouteille d'eau fraîche posée sur la table. En quelques lampées, directement au goulot, elle en vide presque la moitié. C'était une grosse soif.

Cette réhydratation l'a totalement requinquée.

— Attends-moi, je reviens.

Elle disparaît vers la chambre.

Dix minutes plus tard, elle est de retour, toujours avec le même T-shirt, mais elle a enfilé un de ses vieux jeans réservés aux expéditions en brousse et s'est brossé les cheveux qu'elle a noués à la diable en une espèce de catogan.

Envolés mes rêves érotiques, mais c'est elle qui a raison. Le

concert démarre dans moins de trois heures et il lui faut garder toute son énergie.

Elle prend un grand coussin moelleux, le dispose contre l'accoudoir du canapé et le tapote en souriant. Pas besoin d'autre explication, je viens m'y adosser. C'est sa position relax favorite pour discuter ou ne rien faire d'autre qu'être ensemble. Elle vient se caler contre moi, son dos appuyé sur ma poitrine. Je referme mes bras sur elle. Elle renverse sa tête sur mon épaule, ses lèvres contre mon cou.

Sa voix n'est qu'un murmure, mais compte tenu de sa position, elle résonne en moi et chaque mot me parvient distinctement.

— Sais-tu à qui je pensais en me réveillant ?

— À Peter ?

— Non, lui c'est en m'endormant.

— En fait, j'étais encore plongée dans notre conversation d'hier et je me dis que si nous sommes maintenant dans les bras l'un de l'autre, nous le devons beaucoup à Duncan Black Eagle, mais surtout à Peggy.

— Je crois comprendre ce que tu veux dire, mais je t'écoute.

Elle cale un peu mieux son dos, prend ma main droite et la pose sur son sein gauche. Je sens les battements de son cœur.

— En tant que femme, Peggy avait parfaitement compris que j'avais été tellement démolie qu'il m'était impossible de supporter l'approche d'un homme dont j'aurais craint qu'il puisse avoir la moindre emprise affective sur moi. C'est pour cela qu'elle avait pensé me faire rencontrer un professionnel dont je saurais pertinemment qu'il n'aurait aucune vue sentimentale sur moi. Elle avait raison, c'était la seule chance pour que j'accepte qu'un homme me touche intimement à nouveau.

Lorsque je suis arrivée à Paris, le trauma était toujours présent. C'est la raison pour laquelle je me suis infligé une absti-

nence de près d'un an. Les établissements comme le Millénium de Reno n'existent pas en France et compte tenu de mon job, je ne voulais pas risquer de m'afficher avec un gigolo.

Comme je te l'ai déjà expliqué, c'est Béatrice qui a pris le relais de Peggy en me faisant connaître l'Institut de tantra et le Saphir, mais tu vois, il m'a encore fallu trois ans pour que je me décide à rencontrer quelqu'un et encore fallait-il que ce soit un homme marié pour que je me sente hors d'atteinte des sentiments.

Je presse tendrement son sein.

— Et c'est toujours le cas ? Tu te sens hors d'atteinte.

Elle rit doucement.

— Oh non, Seigneur ! Regarde la façon dont tu me tiens. Je ne me suis jamais abandonnée dans les bras d'un homme comme je le fais avec toi. Comme je le fais maintenant. Un démon est sorti de ma vie, un ange y est entré et il a replié ses ailes sur moi. Quoiqu'il puisse arriver maintenant, jamais plus je n'aurais peur.

J'ai une grosse boule d'émotion dans la gorge. Je caresse ses cheveux avec ma joue.

Nous allons parler pendant près de deux heures non pas de ce que nous ressentons l'un pour l'autre... ça nous le savons sans avoir besoin d'en parler, mais de ce que nous avons été avant.

Le temps passe si vite. Natalie sursaute.

— Mon Dieu, quelle heure est-il ?

Je regarde ma montre.

— L'heure d'aller te préparer.

Je n'ai pas eu le droit d'assister au maquillage et pas davantage à l'habillage. C'est Astier qui viendra la chercher et jusque-là, je devrais rester enfermé dans ma chambre. Sa tenue de scène doit rester secrète jusqu'au moment de son apparition sous les projecteurs.

La Prophétie, Livre 3

Et le moment est arrivé.

Le Département Technique a bien fait les choses. Ramenée aux dimensions de ce club de brousse, la scène est digne d'un concert comme il s'en donne en Europe. L'estrade d'une douzaine de mètres de long sur cinq de profondeur doit faire à peu près un mètre de haut. Fait en vieux tubes de chaudière poncés et repeints, le portique qui l'encadre supporte les enceintes et tout en haut une batterie de projecteurs. Un rideau confectionné avec les bâches bleues du magasin à sucre clôt pour l'instant cet espace.

En arrivant, je vais directement saluer les convives de la table officielle. Le binôme de direction Audain/Lambert et leurs deux harpies d'épouses, le préfet, le maire, le représentant de la chefferie, le commandant de gendarmerie, etc. En tout, une brochette d'une douzaine de personnages importants. Tous les Africains sont en boubou de cérémonie. À l'exception toutefois de mon ami le docteur N'Dom et sa femme rentrés ce matin de Paris et habillés tous deux à l'occidentale. Patrice N'Dom est très grand et sa carrure est aussi impressionnante que son intelligence et sa sagacité sont affûtées. Je marque une halte pour prendre de leurs nouvelles.

— Salut Patrice tu nous as manqué, bonjour Marie.

— Jean l'Africain... tu es magnifique.

Patrice N'Dom me scrute de ses petits yeux perçants.

— Tu as l'air de tenir une super forme. Sage est l'homme qui tient compte des conseils de ses amis.

Ses yeux pétillent de malice.

— Le bonheur te va bien.

Et son rire tonitruant interrompt quelques conversations

Le bougre saurait-il pour Nat et moi ? À l'évidence. Il est vrai qu'en plus d'être médecin, on dit qu'il est un peu sorcier, mais il a surtout un réseau de renseignements impressionnant. Issu de la

noblesse locale, il est considéré par la population comme le véritable chef de la région et il est au courant de tout ce qui s'y passe. Mais je sais pouvoir compter sur sa discrétion et son amitié, lui qui l'année dernière me donnait ce conseil :

— « Pour l'amour de Dieu Jean, prends une maîtresse et vite ! Sinon rien ni personne ne pourra te sortir de la dépression dans laquelle tu es en train de sombrer. »

Signe d'affection, il prend mes mains entre ses deux grosses pattes dont on n'imaginerait jamais qu'elles font des miracles avec un bistouri. Nombreux sont à Sanahra ceux qui lui doivent la vie.

Je récupère mes mains et après un dernier signe de tête, je me dirige vers la table où m'attendent Sylvie Devallois, Minou Astier, Brigitte Vagnot et François. Nous sommes au premier rang juste en bordure de la piste de danse et à quelques mètres de la scène. La position est certes privilégiée, mais nous risquons fort d'être un peu assommés par la « sono » toute proche.

Je fais le tour de la table, salue chacune de ces dames et m'assieds à côté de Sylvie. Cinq fauteuils restent libres dont celui à ma droite pour Natalie qui nous rejoindra avec ses compères pour le dîner dansant à la fin du concert.

Je ne sais qui a commandé le champagne dont Sylvie emplit ma flûte. La soirée commence bien. Je trinque avec chacune des dames à la santé et au succès des « Sugar Rocks ».

Tout à coup, le brouhaha des conversations s'atténue. Il semble qu'à la musique d'ambiance se mêlent certains autres bruits comme des pincements de guitare que l'on accorde, deux à trois notes sur un clavier et un léger roulement de la caisse claire d'une batterie. Puis c'est le silence et le rideau s'ouvre sous les applaudissements.

En avant-scène, Bertrand Devallois notre ingénieur agronome un micro à la main et juste derrière lui, guitare sèche en bandou-

lière Natalie à côté d'Astier et sa basse électrique. En arrière-plan, Vagnot et sa batterie et Vermeulen à son double clavier.

Bertrand Devallois lève la main pour prendre la parole au milieu des applaudissements.

— Mesdames et Messieurs bonsoir. Comme chaque année depuis deux ans, j'ai le plaisir de vous présenter le concert traditionnel de la « Fête de Fin de Campagne » qui précédera le dîner dansant. Chacun de vous peut en consulter le programme avec les paroles et traductions des quatorze chansons qui seront interprétées ce soir. Je dis bien « chansons », car cette année notre célèbre groupe « Les Sugar Rocks » s'est enrichi de la présence parmi nous d'une talentueuse chanteuse de rock, blues et country et qui à ses heures perdues est aussi géophysicienne et peut être bien même astrophysicienne. Elle nous vient tout droit de l'ambassade des États-Unis de Paris. J'ai nommé Madame Natalie Lochlainn accompagnée à la guitare basse par Jean-Pierre Astier, au clavier par Paul Vermeulen et à la batterie par Louis Vagnot.

À l'énoncé de son nom, chaque musicien salue, sous un tonnerre d'applaudissements.

— Mesdames et Messieurs, place à la musique.

Ce disant, Bertrand Devallois repasse son micro à Nat qui le fixe sur son pied. Il descend les quelques marches sur le côté de l'estrade et vient nous rejoindre pour s'asseoir à côté de Sylvie.

Le fond et les côtés de scène sont tendus de noir de façon à mettre le quatuor en valeur, mais je n'ai d'yeux que pour Natalie.

Elle est solaire. Le projecteur qui est sur elle fait exploser sa crinière blonde en une myriade d'étincelles d'or et ne laisse ignorer aucun détail de sa silhouette de rêve. Elle a opté pour une tenue toute simple... chemisette blanche cintrée à épaulettes et poches de poitrine sur un jeans délavé maintenu par un ceintu-

La Prophétie, Livre 3

ron à large boucle argentée. Aux pieds, les Santiags qu'elle utilise quelques fois pour ses sorties en brousse. Elle a choisi l'authenticité et lorsqu'elle s'avance pour annoncer le titre de la première chanson, les applaudissements couvrent presque sa voix.

Elle ajuste le micro, pose ses doigts sur le manche de sa guitare et suivie par le reste du groupe, envoie la première note. La chanson en anglais, comme le seront presque toutes les autres, est magnifique. Elle parle d'un ciel immense où s'étirent de grands nuages, d'une chaîne de collines barrant une grande plaine où galopent des chevaux sauvages. Elle chante l'amour de l'homme près duquel elle chevauche... sauf que... sauf que ce n'est pas Natalie qui chante.

Enfin, c'est bien elle, mais ce n'est pas sa voix. En tout cas pas celle que je connais.

D'ordinaire, Natalie parle un anglais élégant avec certes un accent américain, mais à mille lieues de ce que j'entends. Une voix nasillarde et traînante qui mange la moitié des mots, ce qui rend le texte difficilement compréhensible à moins que l'on ait les paroles sous les yeux. Je suis donc, comme tout le monde, contraint de suivre la chanson sur le programme.

Et puis, je me souviens qu'elle est née au Texas et qu'enfant, y a longtemps séjourné. Elle y est ensuite revenue à plusieurs reprises pour les vacances. Je comprends donc mieux cette facilité à chanter de la country avec cet accent d'une fille du Sud.

Tout comme pour moi, l'accent pied-noir que j'ai perdu et que je peux reprendre à volonté... pas pour chanter... il ne vaut mieux pas.

La chanson s'achève sur un dernier accord de guitare, le son grave de la basse d'Astier et le fondu du synthé de Vermeulen.

La deuxième chanson est une chanson un peu triste où je retrouve la vraie voix de Natalie. Chaque mot est comme un bonbon. Elle est la seule que je connaisse capable de mettre un tel

La Prophétie, Livre 3

niveau de sensualité dans la plus banale des phrases qu'elle vous enroule autour du cœur.

Avec la musique, les expressions de son visage et la façon dont elle bouge, c'est absolument sublime. Point n'est besoin de comprendre l'anglais pour en avoir la chair de poule... et à entendre les applaudissements qui suivent le dernier accord, je ne suis pas le seul. Certains se sont même levés.

J'essuie furtivement une larme. Elle a pris mon cœur au bout de sa guitare et l'a promené pendant les quatre minutes de la chanson.

J'ai à peine le temps de récupérer que Natalie change sa guitare sèche pour une six cordes et sans transition, le groupe attaque et exécute un morceau de rock complètement déjanté « Sharp dressed man » des ZZ Top. La douce Natalie a disparu pour laisser place à une lionne en furie qui fait voler ses cheveux blonds et qui semble sur le point de vouloir arracher les cordes de son instrument chaque fois qu'elle plaque un accord.

L'effet est dévastateur. La moitié des convives est debout et se balance en rythme en tapant des mains. Peu importe que cette musique vienne d'outre-Atlantique. La musique est universelle et Natalie en fait la démonstration en faisant décoller l'assistance composée pour moitié d'Africains qui sont loin d'être les derniers à s'éclater. La chanson se termine sur une explosion de batterie et une *standing ovation*.

Vont suivre, un morceau jazz, du blues et d'autres chansons country où revient l'accent texan de Natalie.

Alors que le concert s'achève, j'observe que malgré la fraîcheur nocturne, Nat est trempée de sueur. Pour une personne qui ne transpire pratiquement pas, cela donne une idée de la dépense physique et nerveuse qu'une telle performance représente.

Une petite pose, un léger flottement, pendant que ses trois partenaires se concertent par signes, Natalie va déposer sa gui-

La Prophétie, Livre 3

tare à l'arrière de la scène. Elle revient, s'approche du micro.

— Mesdames et Messieurs notre petit concert s'achève et il nous reste deux chansons à vous offrir. Avec mes amis je vais vous interpréter le dernier tube de Bonnie Tyler : « Total eclipse of the heart » tout juste sorti l'année dernière et je terminerai par l'interprétation de « La Mamma » de Charles Aznavour. Je dédie ces chansons à une personne chère à mon cœur qui a eu la douleur de perdre sa maman très jeune. Merci d'avance pour votre indulgence si toutes les notes ne sont pas au rendez-vous. »

Elle repose le micro, se concentre, prend une profonde inspiration et attaque les deux premières phrases *a cappella*.

Pour la majorité des gens présents, cette chanson ne représente pas grand-chose et même à vrai dire, rien du tout. Pour moi, elle me ramène à ces instants de grâce où Natalie dansait dans mes bras à Barbizon. Je n'ai qu'à fermer les yeux pour retrouver sa tête sur mon épaule, son corps contre le mien. Je sais aussi toute la difficulté d'une telle interprétation. Natalie s'est excusée par avance des notes qu'elle ne pourrait pas placer, mais va-t-elle seulement pouvoir en tenir la moitié ?

Dès les premiers mots, je suis cueilli aux tripes. Là encore, ce n'est pas la voix de Natalie, c'est celle de Bonnie Tyler. Mais comment fait-elle ? Je découvre une autre facette de la femme que j'aime. Natalie est un véritable caméléon vocal.

Vermeulen suit avec son synthé et Vagnot démarre doucement à la batterie, suivi d'Astier et de sa basse.

Et la voix de Natalie monte... monte, s'enroule autour de chacun de nous et nous emporte.

La chanson se termine sous des applaudissements qui se prolongent et semblent ne pas vouloir finir.

C'est un triomphe, mais je ne sais pas encore... nous ne savons pas... que nous n'avons encore rien vu ou plutôt rien entendu.

La Prophétie, Livre 3

Natalie s'avance, salue et fait un petit signe à l'éclairagiste. Comme par magie, la scène se trouve plongée dans un clair-obscur fantomatique où la seule chose qui ressorte vraiment est sa chevelure blonde. La tête penchée, son visage est à peine discernable.

Les premières notes s'élèvent. Astier que l'on ne voit pas, mais ce ne peut être que lui... Astier avec une guitare sèche dont il joue comme d'une mandoline fait passer un frisson sur l'assistance. Les notes s'égrènent chargées de tristesse et de tendresse. Doucement, Natalie relève la tête, son visage entre dans la lumière... et le premier vers nous prend aux tripes : « Ils sont venus, ils sont tous là dès qu'ils ont entendu ce cri... »

La guitare s'est mise en sourdine et la voix de Nat nous emporte près de « La Mama ». Nous sommes tous là... aussi.

Je suis bouleversé, la voix de Natalie m'arrache le cœur. Je suis sûr que si je continue à la regarder, je vais craquer. À notre table, pas une femme qui n'ait les larmes aux yeux et je vois que Bertrand lui aussi a du mal à contenir son émotion.

Je me tourne vers les autres tables. Stupeur ! Toutes les femmes africaines sont debout et se balancent en rythme comme suspendues à la voix de Natalie... certaines les bras en l'air, d'autres les mains posées sur le cœur. Je me retourne vers Natalie, nos regards se croisent un bref instant, suffisamment pour me foudroyer. Je fonds en larmes. Heureusement, personne ne me regarde, tout le monde a les yeux fixés sur Nat. J'en profite pour m'essuyer les yeux. Je n'aurais qu'à demander une autre serviette au serveur.

Sur un dernier accord de la guitare-mandoline, Natalie pose la dernière phrase : « Et jamais, jamais, tu ne nous quitteras ». C'est une véritable ovation, un tonnerre d'applaudissements et de youyous des femmes africaines. Tout le monde est debout, même les harpies, touchées par la grâce.

La Prophétie, Livre 3

La lumière revient, Natalie salue les mains sur le cœur et se tourne vers les musiciens qui l'applaudissent. Je suis certain d'avoir vu Astier, le dur des durs, essuyer une larme.

Un dernier rappel et le rideau se ferme. Les gens se rasseyent un par un, comme à regret. Bertrand remonte sur la scène micro en main.

— Mesdames, Messieurs ! Je ne ferai aucun commentaire, car ce que nous venons d'entendre se passe de commentaire. Nous avons tous conscience d'avoir vécu un moment inoubliable et nous ne l'oublierons pas de si tôt. Pas plus, j'en suis certain que la personne à qui cette chanson était dédiée. Où qu'elle soit, où qu'elle aille que Dieu bénisse Natalie.

Nouveaux applaudissements très soutenus. Bertrand est sur le point de poser son micro, mais se ravise, toussote :

— Ah ! J'allais oublier, le dîner sera servi dans un petit quart d'heure. Bon appétit et bonne soirée.

Il redescend les marches sur le côté de la scène et, venant de derrière l'estrade, c'est le moment que choisit Natalie pour réapparaître suivie de ses trois compères. Ils manquent se télescoper. Petits rires, Bertrand lui donne galamment la main et l'escorte jusqu'à notre table où tout le monde est debout et applaudit imité par la plupart des convives.

J'avance la chaise de Natalie. Si quelqu'un a vu son regard avant qu'elle ne s'asseye, je crains fort que plus personne n'ait plus aucun doute sur la nature de nos relations.

C'est dur, c'est très dur ! Ne pas pouvoir la prendre dans mes bras après ce que nous venons de vivre... d'autant qu'elle affecte ostensiblement de s'adresser à Sylvie en me tournant presque le dos. Je sais que c'est pour la bonne cause, mais j'en suis malade.

Il faut savoir se montrer patient. Une à deux minutes de diversion et Nat se tourne enfin vers moi. Je la complimente sur sa